n'ont plus qu'une minute, une seconde à peine, celles en patois, celles qui prennent la physionomie du décor et le reflet du ciel ; car, pas plus que les feuilles des arbres et les grains de sable, aucune n'est pareille, il y en a qui, malgré tout, m'émeuvent davantage, telles les prières de la nuit... Oh ! celles-là, d'une ardeur peut-être plus profonde et qui sont tracées dans le noir, comme à tâtons, par l'esprit et par la lèvre, que serrent, pour les nouer plus fortement, les mains entrées l'une dans l'autre et réunies sous le drap, qui sont murmurées, chuchotées, prononcées en silence, en cherchant le sommeil ou en voulant le fuir, en l'appelant et le craignant... les prières de toutes ces têtes inertes et lourdes, posées de toutes parts, ainsi que des poids ou des sacs, sur la plume, la paille, la terre nue, dans la boue et la neige, sur le bois et la pierre, ayant, après la bataille, indifféremment pour oreiller la poitrine d'un vivant qui respire ou l'épaule glacée d'un mort... Je ne peux pas m'en détacher, et il me semble qu'elles doivent avoir une vertu plus efficace, des titres plus sérieux quand elles arrivent les premières ! Toutes, en effet, n'atteignent pas ensemble le but ; il en est qui sont rendues plus vite, et cela dépend de la façon dont elles sont lancées. Mais du moins toutes arrivent, toujours, même retardataires. Il est impossible, si faible et si petite, qu'une seule se perde. On n'en a pas d'exemple. Et c'est justement leur afflux éternel, cette barre, ce raz de marée de la minute et de la seconde... ce sont les brisants de l'extraordinaire tempête, établie à jamais, n'ayant ni repos ni fin, qui me remplissent de leur mystérieuse et surhumaine image. Elles ont beau être des milliards, les prières, se dérouler ainsi que des armées à perte de vue et former un concert inouï, une effrayante mêlée de plaintes, de supplications, de gémissements, de désirs, de cris d'appel de toutes sortes... du sein cependant de l'énorme confusion qui s'éclaircit et s'harmonise, chacune des demandes et chacun des élans éclate et se distingue, parle et se nomme. Tous ces mouvements de la douleur prennent un aspect, un corps, l'enveloppe même de leurs auteurs désolés, et je n'aperçois plus alors que des yeux levés, les bras tendus, des fronts renversés, un seul et unique dressement de l'humanité qui souffre et qui croit, sans consentir à désespérer. Ces cris semés, répandus, envoyés et jetés vers le Ciel se répètent sans cesse en n'étant jamais deux fois les mêmes, bien qu'ils demeurent invariables : « Mon Dieu ! sauvez-moi ! sauvez mon père ! sauvez mon fils ! sauvez mon mari ! mon frère ! tous ceux que je connais, que j'aime ! et aussi ceux que je ne connais pas ! »

Les pensées de flamme, s'élançant comme une lave des cœurs embrasés, montent, grimpent, les unes par-dessus les autres, dans une héroïque et sublime escalade, pour venir, à bout de souffle et à l'expiration de leur trajet, déferler aux pieds de Dieu,